

AVANT-PROPOS

C'est au printemps 1993 que les responsables de la Krishnamurti Foundation of America me demandèrent de préparer une anthologie d'extraits de causeries et d'œuvres écrites de Krishnamurti, cette sélection de textes étant susceptible d'intéresser tout particulièrement les universitaires et les étudiants spécialisés en philosophie. Cette requête me remit en mémoire la difficulté que j'avais éprouvée, vingt ans auparavant, à comprendre les propos de Krishnamurti et me rappela la pertinence de son discours dans l'optique de mes activités de philosophe.

Mes réticences tenaient en premier lieu au fait que la pensée de Krishnamurti est, de prime abord, très éloignée de l'approche universitaire de la philosophie, et en particulier de la tradition analytique. Cela s'explique par une raison toute simple : pour Krishnamurti, avancer des théories était une démarche dénuée d'intérêt, alors que l'étude des théories est précisément le centre d'intérêt majeur de la philosophie universitaire. En second lieu, j'avais alors le sentiment – resté inchangé depuis – que mon orientation analytique en tant que philosophe ne faisait qu'accentuer la difficulté que j'avais à comprendre la pensée de Krishnamurti, et ce pour des raisons complexes et encore mal élucidées à ce jour. Je crois que le cœur du problème était que je n'arrivais à comprendre ce que disait Krishnamurti qu'à condition que ce soit

« clair », et cela ne pouvait être « clair » qu'à condition de passer son discours au crible de l'analyse, à laquelle ma formation de philosophe m'avait entraîné à soumettre tout postulat. Or, il s'avère très difficile de soumettre le discours de Krishnamurti à ce type de processus analytique. (Mon problème était sans doute similaire à celui des spécialistes du bouddhisme, tel que l'évoque le chapitre intitulé « En qualité d'être humain ».)

En définitive, ce qui m'a permis de surmonter mes hésitations concernant la publication du présent volume n'est autre que le fait de constater que la pensée de Krishnamurti m'a à la fois ému et enrichi, et d'une façon qui est en corrélation directe avec mes intérêts en tant que philosophe universitaire spécialisé dans les sujets traitant du moi et de l'identité individuelle. Par exemple, les observations de Krishnamurti quant à l'identification et la distinction entre observateur et observé font écho de manière fort cohérente, à mon avis, aux préoccupations du courant postparfitien¹ à propos des questions de survie après la mort.

Certains avaient des réticences d'un autre ordre. En Angleterre, les responsables du Krishnamurti Foundation Trust Ltd craignaient – en insistant sur ce que Krishnamurti avait à dire concernant le moi et les éléments directement liés à la question de l'identité – le risque d'induire en erreur les lecteurs, susceptibles de croire qu'il n'abordait pas d'autres sujets. Bien entendu, il n'en est rien. Il s'intéressait à un vaste éventail de problèmes aussi divers et variés que la vie même. Le présent ouvrage n'a pas pour ambition d'offrir un panorama complet de la pensée

1. Allusion au courant d'influence autour du philosophe britannique contemporain Derek Parfit, peu connu en France, mais très apprécié dans les pays anglo-saxons pour ses ouvrages traitant principalement des questions liées à l'identité individuelle et à la survie après la mort, parmi lesquels on peut citer *Reasons and Persons*, Oxford University Press 1984 (*Raisons et personnes*. Ouvrage non traduit.) [N.d.T.]

de Krishnamurti, mais se propose simplement d'en présenter les aspects les mieux à même d'éveiller l'intérêt immédiat des philosophes et des étudiants en philosophie. Les lecteurs auront tout le loisir, s'ils le souhaitent, de se tourner vers des anthologies plus représentatives de l'œuvre globale de Krishnamurti, et qu'ils n'auront généralement aucune difficulté à se procurer.

Les extraits qui suivent privilégient donc certains thèmes par rapport à d'autres, et ils ont fait l'objet de nombreuses coupures, rendues nécessaires par le fait qu'il s'agit le plus souvent de transcriptions de dialogues directs entre Krishnamurti et ses auditeurs. Le flux de sa pensée est souvent interrompu par des questions ou par des réactions d'ordre divers de la part du public. Lorsqu'il y répond, Krishnamurti part quelquefois dans des directions qui pourraient sembler moins intéressantes au lecteur que ne le laissait présager le développement initialement prévu du thème en question. C'est la raison pour laquelle j'ai supprimé la plupart des interventions ayant à mon avis pour effet de couper le fil la pensée de Krishnamurti. Il est évidemment possible que, ce faisant, j'aie, à mon corps défendant, déformé quelque peu ses propos. Mais il est très facile de retrouver les parties du texte ayant été « censurées » : il suffit de se reporter au CD-Rom produit par les soins du Krishnamurti Foundation Trust, qui inclut la totalité des œuvres publiées de Krishnamurti (en anglais) entre 1933 et 1986. Tous les extraits qui figurent dans le présent volume sont empruntés à ce CD-Rom.

Qu'il me soit permis de remercier ici tous ceux qui m'ont apporté leur aide, et en particulier Tom Heggstad, de la Krishnamurti Foundation of America, qui m'a été d'une grande utilité tant sur le plan technique que dans le choix des textes et des coupures à apporter. Merci à Frode Steen, Michael Lommel, Kathleen Quinn,

FACE À SOI-MÊME

Hilary Rodriguez, Ray McCoy, Rama Rao Pappu et Mark Lee pour leur contribution précieuse. C'est Albion Patterson qui est à l'origine de ce projet d'anthologie. Merci enfin à tous mes amis, parmi lesquels de nombreux philosophes et psychologues qui n'avaient jamais eu contact avec les écrits de Krishnamurti, et qui ont eu la gentillesse de lire la toute première version de cette anthologie, et de m'offrir leurs suggestions, leurs encouragements et leurs critiques – et, parmi eux, je tiens à citer tout particulièrement Allen Stairs, Richard Garner, Anna Taam, Michelle Higginbotham, Lynn Bernstein, John Barresi, Tara Brach, Magali Theodore, Stiv Fleishman, Tina Angle, Supriya Goyal et Udaya.

RAYMOND MARTIN

INTRODUCTION

Est-il possible de vivre sans s'appuyer sur cette béquille psychologique qu'est l'autorité – qu'il s'agisse d'une autorité extérieure, ou même de l'autorité qu'exerce sur nous notre propre expérience passée? Pour Jiddu Krishnamurti, telle est la question essentielle qu'il convient de se poser. Sa réponse est que c'est en effet possible et que c'est même l'unique voie dont nous disposons pour pouvoir être pleinement connectés au réel.

Krishnamurti n'était pas un philosophe au sens classique du terme. Avancer des théories ou des arguments en faveur de ses idées ne l'intéressait guère. Pourtant, sa démarche était dans la lignée de celle des philosophes. À l'image de Socrate qui, à travers son exemple et ses remises en question, encourage ses auditeurs à examiner de manière critique les hypothèses sur lesquelles reposent leurs convictions, leurs croyances, Krishnamurti, à travers son exemple et ses remises en cause, encourage ses auditeurs à examiner de manière critique les hypothèses dont dépend l'expérience qu'ils ont d'eux-mêmes et du monde. En d'autres termes, alors que Socrate nous incite à l'exercice de ce que nous appellerions aujourd'hui la « pensée critique » (ou, plus simplement la « philosophie »), Krishnamurti nous incite à l'exercice de ce qu'on qualifierait plutôt de « regard critique » (et qu'il nomme parfois la « conscience sans choix »).

La démarche à laquelle Socrate invitait les Athéniens est aujourd'hui devenue banale, au moins aux yeux des philosophes et des étudiants en philosophie. Nous avons appris la leçon qu'il s'efforçait d'enseigner aux Athéniens. Mais ce qu'il demandait à ses auditeurs de l'époque devait souvent leur paraître étrange et même dénué de sens. « Quel bien y a-t-il à espérer de ces attaques en règle contre le bon sens le plus élémentaire? » se demandaient sans nul doute bon nombre d'entre eux. « Et pourquoi faire table rase de tout alors que nous avons amassé un bagage si considérable? » « Mais, s'efforçait de souligner Socrate, le problème, c'est précisément le poids de cet énorme bagage. »

À l'époque où Socrate proposait la pensée critique, les Athéniens n'avaient guère de raisons de supposer qu'elle porterait un jour ses fruits. Pourtant, ce fut le cas. La science est l'un de ces fruits, de même que notre tendance moderne à remettre en cause la pertinence des idées reçues faisant autorité.

Mais avons-nous appris tout ce qu'il y a à apprendre quant à la remise en question de l'autorité? Sommes-nous allés assez loin? Ou, au contraire, notre remise en cause ne reste-t-elle pas toujours limitée? Les philosophes contemporains, comme les étudiants en philosophie, ont tendance à penser que nous avons poussé le processus de remise en cause jusqu'à ses extrêmes limites. Beaucoup pensent même que nous sommes allés trop loin. Mais jusqu'ici notre remise en cause a surtout porté sur des croyances, des convictions de nature strictement explicite. Or, outre ces croyances, ces convictions, n'en sommes-nous pas encore à prendre pour argent comptant quantité de notions très contestables? Et, si tel est le cas, cela ne pourrait-il pas constituer un obstacle qu'il nous faut absolument surmonter?

Krishnamurti pensait que nous n'avions pas poussé le doute suffisamment loin. Il pensait qu'il y avait de

sérieuses limites à notre remise en cause, et que cela constituait un obstacle à surmonter impérativement. Se pourrait-il qu'il ait eu raison?

Krishnamurti n'était pas le premier à préconiser le regard critique. D'autres que lui, le Bouddha par exemple, l'avaient déjà proposé. Mais l'approche de Krishnamurti est différente, et peut-être mieux adaptée à des philosophes et à des apprentis philosophes dotés d'un esprit sceptique. Signalons d'emblée que Krishnamurti était opposé à toute autorité à un degré que très peu d'autres penseurs ont atteint. Il n'avait que faire des credo ou des théories. Il dissuadait les gens d'entamer une recherche personnelle dans un cadre institutionnel, ou à titre d'entraînement spirituel. Il expliquait qu'en se livrant à l'autoanalyse on ne devait même pas se fier aux révélations apportées par d'éventuelles analyses antérieures. La liberté qui nous est indispensable pour voir ce qui est vrai, disait-il, consiste à se libérer du connu. Et c'est parce qu'il s'est adressé à nous dans un langage contemporain qu'il nous est sans doute plus facile de comprendre son discours.

Krishnamurti n'avait guère d'intérêt pour la philosophie telle qu'on l'étudie à l'université. Il la clouait parfois au pilori, disant que c'était une perte de temps, ou, pire encore, qu'elle était génératrice de théories faisant obstacle à toute tentative de compréhension de soi. Et pourtant, ainsi que les extraits cités dans cet ouvrage le révéleront à ceux qui acceptent l'invitation de Krishnamurti à passer au crible leurs expériences et leurs comportements, une grande partie de son discours entre en résonance profonde avec la philosophie. La pertinence de ce discours ne tient pas au fait que Krishnamurti ait eu à nous offrir des théories ou des critiques de théories existantes. Krishnamurti insiste sur la fulgurance de la vision lucide. Et il facilite ces éclairs de vision pénétrante grâce à son talent d'enseignant. En fait, nombre de ces

flashes de vision pénétrante (ou *insights*) qu'il aide ses lecteurs à acquérir sont en rapport étroit avec la philosophie contemporaine, particulièrement avec les théories touchant à la subjectivité et aux valeurs humaines. Et, s'il est vrai qu'il facilite effectivement notre lucidité de vision quant à la condition humaine, comment pourrait-il en être autrement?

Plus qu'un théoricien, Krishnamurti était un enseignant et un visionnaire. Il pensait, par exemple, que certaines de nos structures psychologiques sont par essence source de perceptions erronées et suscitent, dans la conscience d'une majorité de gens, un clivage entre l'« observateur » et l'« observé ». Cette division est selon lui une source majeure de conflits, à la fois d'ordre interne pour l'individu et, par extension de l'individuel au collectif, pour la société dans son ensemble. Krishnamurti suggérerait un moyen d'éliminer ces structures dommageables ou, plus exactement, d'en faciliter l'élimination. Le thème essentiel des textes rassemblés dans cet ouvrage est effectivement celui de la transformation radicale de la conscience humaine.

Krishnamurti s'est plus exprimé oralement qu'à l'écrit. Ses causeries ou entretiens – d'où est tirée la majeure partie de cette sélection de textes – n'étaient pas des conférences, mais plutôt une tentative d'engager avec ses auditeurs un dialogue au cours duquel lui et eux restaient pleinement concentrés sur un aspect commun de leur expérience ou de leur comportement. Ses causeries étaient en fait des méditations guidées. En d'autres termes, à travers elles, Krishnamurti s'efforçait d'entamer avec son auditoire – avec vous, donc – un processus de mise en commun d'une expérience, avec pour effet une compréhension de l'expérience en question et une clarification des conséquences de cette dernière sur votre comportement. Telles qu'elles se présentent, les causeries de Krishnamurti – ici retranscrites et restructurées

sous forme de documents écrits – exigent beaucoup de la part du lecteur, surtout si celui-ci est un philosophe accoutumé à chercher, dès qu’il parcourt un texte censé promouvoir des vues philosophiques, la formule théorique qui fera mouche, en réponse à ce qu’il lit. Dans la pensée de Krishnamurti, on trouve plutôt, au lieu de formules chocs, une ouverture sur des visions essentielles, concernant par exemple la nature de l’identification et son rôle dans l’édification du moi. La condition nécessaire pour accéder à de telles visions, suggère Krishnamurti, est la fraîcheur du regard.

La voix de Krishnamurti est unique en son genre. En tant qu’ennemi juré de l’autorité, y compris de l’autorité de notre propre expérience passée, il focalisait toute son attention sur l’examen direct de l’expérience présente. Refusant de discuter de livres ou de théories, il encourageait ses auditeurs à s’observer eux-mêmes, en particulier à travers leurs relations aux autres, aux objets et aux activités, en leur en disant – à propos des découvertes qu’il leur savait promises, à condition qu’ils observent effectivement – juste assez pour qu’ils aient envie de continuer. Comme si, même une fois rodés à nous comprendre nous-mêmes dans un contexte familial, nous restions malgré tout, y compris dans le cadre de l’expérience, englués dans des théories. Krishnamurti était – est – extrêmement doué pour aider les gens à se « désengluier », c’est-à-dire à connaître des flashes de lucidité fulgurante capables de briser le carcan des schémas de pensée les plus enracinés. En d’autres termes, son souci principal n’était pas que ses remarques aient une pertinence validée par une théorie – bien que ce soit souvent le cas – mais qu’elles soient pertinentes par rapport à la vie. Il visait à un échange entre lui et ceux que passionnent également la connaissance d’eux-mêmes et la connaissance du monde dans lequel ils vivent. Le but de cet engagement était de clarifier ce que cela implique

d'être soi-même et de vivre dans ce monde. À mon avis, Krishnamurti y parvient mieux que quiconque.

Les philosophes et les étudiants en philosophie comptent sans nul doute parmi ceux pour qui la connaissance de soi et la connaissance du monde font l'objet d'un intérêt passionné. C'est un projet auquel beaucoup d'entre nous ont consacré l'essentiel de leur vie. D'où une éventuelle surprise de notre part lorsque nous constatons le peu de temps et d'énergie que nous avons consacré au genre d'exploration que Krishnamurti voulait encourager. La raison en est que sa manière d'aborder les thèmes classiques soumis à la réflexion philosophique était plus méditative que rationnellement discursive. La question qui se pose aux philosophes et aux étudiants, quant à l'attention sérieuse dont cet ouvrage doit ou non faire l'objet, est donc de savoir s'ils sont prêts à tenter une approche philosophique, certes, mais tellement différente de l'approche habituelle des textes ou des concepts philosophiques qu'il peut de prime abord leur sembler difficile d'en voir même la pertinence. Mais les philosophes sont toujours ouverts à toute nouvelle approche, et quand effectivement une approche semble prometteuse, plus elle est radicale, mieux c'est. C'est avant tout à ceux-là que s'adresse le présent ouvrage.

*

La vie de Krishnamurti est à bien des égards remarquable entre toutes. Il naît en Inde, en 1895, dans la petite ville de Madanapalle, située dans une zone vallonnée au nord-est de Madras (Chennai). Il est le huitième d'une famille de onze enfants, et l'un des six ayant survécu jusqu'à l'âge adulte. Son père, diplômé de l'université de Madras, travaille pour les services britanniques des impôts. Sa mère tient son rôle traditionnel à la tête

d'une famille brahmane. À l'âge de six ans, Krishnamurti reçoit l'initiation rituelle faisant de lui un membre à part entière de la haute caste brahmane et commence à aller à l'école. Ce n'est pas un bon élève.

Krishnamurti a dix ans à la mort de sa mère. Quatre ans après, en 1909, son père, alors retraité de l'administration britannique, est engagé par la Société théosophique, dont le siège international est à Adyar, près de Madras. En guise de remerciement pour son travail, lui et quatre de ses fils, dont Krishnamurti et son frère cadet Nityananda (Nitya), sont logés dans une petite maison à l'entrée du magnifique domaine de plus d'une centaine d'hectares de la Société théosophique.

La Société théosophique a été fondée à New York trente-quatre ans auparavant, par Helena Blavatsky et le colonel Olcott. Blavatsky affirme avoir vécu au Tibet et avoir été initiée à une sagesse occulte par les « Maîtres », êtres humains censés avoir atteint un haut degré de perfection, se manifestant périodiquement sur terre afin d'y fonder une nouvelle religion et orienter le cours de l'évolution humaine par l'action de leurs pensées et de leur énergie. Helena Blavatsky et le colonel Olcott ont acheté le domaine d'Adyar en 1882, dans le dessein d'y installer le quartier général de leur association. Sept ans plus tard, Annie Besant en rejoint les rangs, et c'est un an après qu'elle rencontre Charles Leadbeater, un ancien prêtre de l'Église anglicane qui a rejoint les théosophes en 1883. Leadbeater est considéré comme un médium d'exception, que l'on dit capable, entre autres talents, de voir les auras et de pratiquer le voyage astral. En 1907, après la mort de Blavatsky et d'Olcott, et deux ans avant l'arrivée de Krishnamurti au domaine, Annie Besant devient présidente de la Société théosophique.

Le cœur de l'enseignement théosophique est cette notion selon laquelle l'humanité évolue de manière progressive vers une fraternité universelle en suivant une voie

ponctuée par l'apparition successive de sept races-racines. À l'origine de chacune de ces races s'incarne sur terre un « instructeur du monde », un messie chargé de transmettre un message spirituel. Le prochain messie annoncé alors est Maitreya, désigné, croit-on, pour ce rôle par le bouddha Gautama. Une part de la mission des théosophes consiste à découvrir, à élever et à éduquer en conséquence l'enfant destiné à devenir Maitreya.

Au début de l'été 1909, au cours d'une promenade aux abords du domaine, Leadbeater aperçoit Krishnamurti, alors âgé de quatorze ans. À en croire les témoignages, Leadbeater est ébloui par la splendeur de l'aura du garçon telle qu'elle lui apparaît, et est alors persuadé que Krishnamurti est destiné à devenir un grand maître spirituel. Les théosophes finissent par décréter, à leur grande satisfaction, que Krishnamurti n'est autre que le véhicule physique chargé d'incarner Maitreya. C'est ainsi que Krishnamurti et son petit frère Nitya sont amenés au domaine, où on les épouille, les étrille de la tête aux pieds, et où ils sont l'objet de soins corporels en tout genre – on va même jusqu'à faire réaligner les dents de Krishnamurti. Les deux enfants reçoivent une éducation privée dispensée par des précepteurs. Annie Besant devient finalement la tutrice légale de Krishnamurti. En 1911 est fondée une organisation qui reçoit le nom d'ordre de l'Étoile d'Orient, et dont le but est d'annoncer la venue du nouvel instructeur du monde – Krishnamurti.

Pendant les dix années suivantes, Krishnamurti et Nitya poursuivent leur éducation en Europe. Alors qu'il est en Angleterre, Krishnamurti tisse des liens étroits avec lady Emily Lutyens, qu'il considère comme sa mère adoptive, et qui l'initie au mode de vie en vigueur dans les milieux aristocratiques anglais. Il fait du sport au prestigieux gymnase de Sandow, assiste à des spectacles de ballets classiques, fréquente les galeries d'art et voyage beaucoup. C'est pendant cette période qu'il fait du golf en amateur

et qu'il apprend à monter et démonter les moteurs de voiture. Il lit aussi beaucoup et a des goûts éclectiques, allant de Stephen Leacock à P. G. Wodehouse, en passant par Tourgeniev, Dostoïevski, Nietzsche, Bergson, Shelley et Keats. En 1921, Krishnamurti se rend à Paris, où il suit des cours à la Sorbonne et où il étudie le sanscrit.

En 1922, Krishnamurti et Nitya s'installent à Ojai, en Californie, dans l'espoir que le climat aide Nitya à lutter contre la tuberculose dont il est atteint. Au cours de l'été de la même année, Krishnamurti, qui s'est depuis peu mis à méditer quotidiennement, vit une expérience qui bouleverse radicalement son existence, et dont il décrit en ces termes l'un des aspects :

« Il y avait là un cantonnier en train de réparer la route : cet homme, c'était moi, la pioche qu'il tenait entre ses mains, c'était moi, la pierre qu'il était en train de casser faisait partie de moi, le tendre brin d'herbe se confondait avec mon être même, et l'arbre, près de cet homme, c'était encore moi¹. »

Le lendemain, alors qu'il est assis non loin de là sous un arbre, il vit d'autres expériences, à la suite desquelles il écrit :

« J'étais au comble du bonheur, car j'avais vu. Rien ne pourrait jamais plus être comme avant... J'avais touché la compassion qui guérit de tout chagrin, de toute souffrance ; ce n'est pas à moi seul, mais au monde, que tout cela est destiné. J'ai gravi le sommet de la montagne et j'ai contemplé les Êtres de puissance. Je ne serai plus jamais dans l'obscurité totale : j'ai vu dans toute sa gloire la Lumière qui guérit. La source de vérité m'a été révélée et les ténèbres se sont dispersées. Un amour resplendissant de gloire a enivré mon cœur, mon cœur ne peut désormais être fermé. J'ai bu à la source de la Joie et de l'éternelle beauté². »

1. Lutyens Mary, *Les Années de l'éveil*, Arista, 1975.

2. *Ibid.*

Krishnamurti se décrit alors comme étant « ivre de Dieu ».

Au mois de novembre 1925, Nitya meurt et Krishnamurti éprouve ce qui semble être le plus profond chagrin de toute son existence.

Au cours des années suivantes, Krishnamurti prend ses distances par rapport à la Théosophie, et tisse la trame de certains des thèmes qui seront la marque distinctive de l'enseignement qu'il va à son tour élaborer. La rupture définitive a lieu en août 1929, date à laquelle, en présence de quelque trois mille membres de l'association, il prononce la dissolution de l'ordre de l'Étoile et définit les contours de sa propre mission :

« J'affirme que la vérité est un pays sans chemin, que l'on ne peut atteindre par aucune voie, quelle qu'elle soit, par aucune religion, aucune secte. Tel est mon point de vue, et je le maintiens de façon absolue et inconditionnelle. La vérité, étant illimitée, inconditionnée, inapprochable par quelque chemin que ce soit, ne peut pas être organisée. On ne devrait donc pas créer d'organisations qui incitent ou contraignent les gens à suivre une voie particulière [...]. Vous créerez probablement d'autres ordres, vous continuerez à appartenir à d'autres organisations cherchant la vérité [...]. Si une organisation est créée dans ce but, elle devient une béquille, une faiblesse, un esclavage, qui ne peut que handicaper l'individu et l'empêcher de grandir, d'affirmer son unicité, qui consiste pour lui à découvrir par ses propres moyens cette vérité absolue [...]. Étant libre, inconditionné, entier – n'étant pas un fragment relatif de vérité, mais la globalité de cette vérité qui est éternelle –, je désire que ceux qui cherchent à me comprendre soient libres, libres de ne pas me suivre, de ne pas faire de moi une cage qui deviendra une religion, une secte [...]. J'ai maintenant décidé de dissoudre l'ordre, puisqu'il se trouve que j'en suis le chef. Vous pouvez créer d'autres organisations et attendre la venue de quelqu'un d'autre. Cela ne m'intéresse pas, pas plus que de créer de nouvelles cages

ou de nouvelles décorations pour ces cages. Mon unique préoccupation est de libérer les hommes d'une manière absolue, inconditionnelle¹. »

L'année suivante – 1930 – est celle de la rupture officielle entre Krishnamurti et la Société théosophique.

En 1931, Krishnamurti retourne à Ojai pour se reposer, méditer et réfléchir. C'est à cette époque qu'il écrit à lady Emily pour lui faire part des difficultés qu'il rencontre à mettre en mots ce qu'il a à dire. Pourtant, dès qu'il s'exprime tant oralement que par écrit, il fait preuve d'une remarquable cohérence.

Entre 1933 et 1939, Krishnamurti voyage énormément, et s'adresse à de larges cercles d'auditeurs. Pendant la guerre, étant dans l'impossibilité de voyager, il mène à Ojai une existence relativement recluse, mais malgré tout ponctuée de contacts réguliers avec de nombreux visiteurs. Il se lie d'amitié avec Aldous Huxley, qui l'encourage à écrire. Après la guerre, Krishnamurti recommence à voyager et à s'exprimer en public. Au cours des quarante dernières années de sa vie, il donne, en moyenne, une centaine de conférences par an, souvent face à des auditoires de plusieurs milliers de personnes. Il prend également part à des entretiens individuels, et à des discussions en petits groupes avec ses visiteurs. C'est durant cette période que la Californie est le cadre d'un épisode cocasse, où Krishnamurti, parti pique-niquer en compagnie de Bertrand Russell, Charlie Chaplin, Greta Garbo, Aldous Huxley et Christopher Isherwood, se fait expulser du lieu choisi pour le repas par le shérif du coin, qui refuse de croire qu'ils sont réellement ceux qu'ils prétendent être!

En 1953, Krishnamurti écrit *Education and the Significance of Life* (*L'Éducation et le sens de la vie*), suivi de *The First and Last Freedom* (*La Première et Der-*

1. Dissolution de l'ordre de l'Étoile, le 3 août 1929.

nière Liberté), publié en 1954 avec une préface d'Aldous Huxley. Trois volumes suivent, sous le titre de *Commentaries on Living (Commentaires sur la vie)*. À partir de 1961, Krishnamurti tient son journal, publié sous le titre *Krishnamurti's Notebook (Carnets de Krishnamurti)*. L'ouvrage, intitulé *Krishnamurti's Journal (Journal)*, rassemble des textes écrits en 1972 et 1975, deux volumes de lettres aux différentes écoles ouvertes à son initiative; son dernier journal (sous forme d'enregistrements audio), *Krishnamurti to Himself (Dernier Journal)*, date de 1983.

Les autres ouvrages de Krishnamurti (actuellement au nombre d'une centaine – et la liste n'est pas close...) sont des retranscriptions de causeries, entretiens et discussions organisés par ses soins aux quatre coins du monde. Les participants aux discussions sont des interlocuteurs anonymes, mais aussi, très souvent, des personnalités telles que Maurice Wilkins et Jonas Salk, tous deux lauréats du prix Nobel, David Bohm, chercheur en physique théorique, et Walpola Rahula, autorité reconnue en matière de bouddhisme. Les enregistrements en vidéo de ces discussions sont disponibles. Des extraits de ces vidéos sont inclus dans plusieurs films concernant Krishnamurti, parmi lesquels on peut citer *Krishnamurti: The Challenge of Change (Krishnamurti. Le Défi du changement)* et *The Seer Who Walks Alone (Le voyant qui marchait seul)*. En outre, les causeries et discussions publiques tenues entre 1933 et 1986 sont disponibles sur CD-Rom.

Krishnamurti est mort le 17 octobre 1986, à Ojai, en Californie, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, d'un cancer du pancréas.

RAYMOND MARTIN
Université du Maryland